

TRAHISON ENSORCELÉE

**ENQUÊTES
ET
EMBROUILLES MAGIQUES**

TOME I

Jupiter Phaeton & Olivia Billington

TRAHISON ENSORCELÉE

**ENQUÊTES
ET
EMBROUILLES MAGIQUES**

TOME I



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'auteur.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Crédits

Design de couverture : ©Hannah-Sternjakob-Design.com

Design de page : ©adobe stock

Relecture et corrections du texte : Audrey K. Lancien

Contrôle qualité : Julie Goubin

Maquette : Blandine Pouchoulin

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Jupiter Phaeton Éditions 35 rue Fonbalquaine 24100 Bergerac.

ISBN : 9791035972790

Jupiter Phaeton Éditions

Première édition : Février 2022

Dépôt légal : Février 2022

Copyright © 2022 Jupiter Phaeton et Olivia Billington

www.jupiterphaeton.com

CHAPITRE I

RAINBOW

— Je ne crois pas que ça fonctionne comme ça, lâché-je à l'intention de ma petite sœur.

Darwin lève les yeux au ciel, tout en essayant d'imiter mon ton.

— Je ne crois pas que ça fonctionne comme ça, gnagnagna.

Elle appuie sur le bouton du mixer, les glaçons émettent un bruit horrible en se brisant contre les parois. Quand elle relâche la pression, puis soulève le couvercle, elle me montre avec fierté le résultat :

— Deux margaritas !

Elle les verse dans des verres à cocktail que j'ai préparés, nous trinquons et elle pulvérise sa margarita si vite que la voilà déjà à chercher des glaçons pour en refaire une.

— Est-ce bien raisonnable ? lancé-je.

Darwin grogne en fouillant dans le congélateur. Je n'aperçois que sa tignasse rousse frisée, depuis mon poste d'observation au bar de la cuisine. Quand elle se retourne, ses yeux gris-vert me fusillent.



— Si tu m’as invitée pour avoir une soirée raisonnable, je te suggère de trouver une autre personne, la prochaine fois.

Darwin est tout, sauf raisonnable. Rien que les vêtements qu’elle a enfilés pour venir dîner chez moi, ce soir, me donnent l’impression qu’elle compte sortir en boîte de nuit juste après. Il manque du tissu, quelque part à l’arrière de ses cuisses, parce que je peux observer la naissance de ses fesses, malgré moi. La robe est verte, ce qui lui va à merveille, et fait encore plus ressortir ses yeux. Il me semblait qu’il y avait une règle qui disait que si la robe est trop courte, elle ne doit pas être décolletée, et vice-versa, parce que les hommes ne peuvent pas regarder à deux endroits à la fois, non ? Eh bien, Darwin a l’air de penser qu’ils sont multitâches, car je peux plonger mon regard dans son décolleté et avoir la sensation de m’y noyer, rien qu’en étant face à elle. En même temps, avec son mètre soixante, je ne dois pas être la seule à avoir une telle vue.

Le mixer repart de plus belle, tandis que je trempe mes lèvres dans mon verre. Je passe la main dans mes cheveux pour les faire tenir en une queue de cheval.

— Je suis contente qu’on fasse une soirée entre sœurs, indiqué-je pour essayer de briser la glace.

— Demi-sœurs.

Je retiens un soupir. Est-ce qu’elle me corrige parce qu’elle pense que je ne saisis pas la nuance ? Je sens que ma mission, ce soir, ne va pas être aussi simple que je l’escomptais. Elle vient s’asseoir sur le tabouret à côté de moi et nous trinquons, elle, à son deuxième cocktail, moi, à ma deuxième gorgée.

— On n’a pas dit à quoi on buvait ! s’offusque-t-elle après avoir descendu la moitié de sa margarita.



Je lève un sourcil interrogateur. Faut-il vraiment un sujet pour trinquer ?

— À notre réunion familiale ! décide-t-elle en faisant tinter nos verres encore une fois.

J'obtempère, retiens une grimace quand l'alcool passe dans ma gorge, puis décide qu'il est temps d'attaquer la mission de ma soirée.

— Je dois reconnaître que je ne t'ai pas fait venir juste pour qu'on... rattrape le temps perdu.

Darwin avale l'autre moitié de sa boisson.

— Non, c'est vrai ? lance-t-elle ironiquement.

Je mords ma lèvre inférieure, pour donner l'illusion que cette partie de la discussion est difficile pour moi.

— Il faut qu'on parle de ton comportement au sein de l'Ordre, précisé-je.

Ses doigts se referment sur son verre, et j'ai la sensation qu'elle s'apprête à le briser.

— Mon comportement ? Au sein de l'Ordre ? répète-t-elle comme si elle avait du mal à remettre les mots dans le bon sens.

Je hoche la tête.

— Donc, laisse-moi le temps de bien réfléchir à tout ce qui m'a amenée ici, aujourd'hui. Tu m'appelles en plein milieu de la semaine, pour me dire que tu aimerais reconnecter avec moi, que tu en as marre de ces disputes incessantes et de cet esprit de compétition, que papa est mort et que de l'eau a coulé sous les ponts... correct, n'est-ce pas ?

J'acquiesce, je ne peux pas nier que c'est de cette manière que je l'ai attirée jusqu'ici.

— Tu me promets une soirée de confidences, entre filles, tu me dis que, peut-être, on sortira pour danser...



Nouveau hochement de tête de ma part, je reconnais que cette partie de mon argumentaire n'était pas nécessaire. Je n'aime pas danser, de toute façon. Et même si j'aimais, je ne sais pas faire. En tant que sorcière de l'Ordre, mon temps est utilisé pour apprendre des compétences plus essentielles que l'art de se frotter contre un mâle potentiellement intéressé, en vue de copuler.

— Mais, en fait, tout ce que tu veux, c'est me faire la morale, n'est-ce pas ?

Elle patiente une seconde pour voir si je réponds, mais j'ai l'impression qu'il s'agit d'une question rhétorique.

— Rien n'a changé, en fait, soupire-t-elle.

— Il faut que certaines choses changent, renchéris-je.

— Vraiment ? grogne-t-elle en faisant la grimace. Tu vas enchaîner tout de suite sur ton discours moralisateur à deux balles ? Qu'est-ce que c'est, cette fois ? Je dois faire attention à mon vocabulaire ? Je dois me pointer à l'heure ? Une minute de retard, c'est déjà trop ?

— On ne drague pas les prisonniers, indiqué-je.

Elle lève les yeux au ciel.

— Je ne draguais pas, je flirtais, nuance.

— Tu as causé l'évasion d'un ennemi de l'Ordre, que mes collègues avaient traqué pendant des semaines. Il a fallu trois sorciers pour l'immobiliser et un convoi de cinq personnes pour l'emmener dans sa cage. Et maintenant ? Maintenant, il est de nouveau libre, à cause de toi ! Tu avais UN job, Darwin, un SEUL job.

— Et j'ai tenu mon job ! s'exclame-t-elle en retour. Je l'ai surveillé, ton ennemi de l'Ordre. Il n'était pas ennemi pour un sou, si tu veux mon avis. Toutes ces histoires de récupérer des surnaturels dangereux, parce qu'ils risquent de perturber l'équilibre de la magie sur la planète,



ou pire de se faire repérer par les humains, c'est qu'un ramassis de conneries ! Les humains ferment les yeux sur les événements surnaturels, enfin pour la majorité, ils n'en ont rien à faire, ils ne veulent pas savoir et ils s'inventent toutes les salades du monde pour éviter d'être confrontés à la réalité, c'est pas de ce côté que nous aurons des problèmes, un jour.

Elle marque un temps de pause pour attraper la bouteille de vodka de mon bar, elle remplit directement son verre, ajoute des glaçons, les remue, et porte la boisson à ses lèvres.

— Ensuite, sois honnête avec toi-même, Rain, tu crois vraiment que l'Ordre fait ça pour protéger la population ou la planète ? T'as pas l'impression qu'il y a une couille dans le potage ? Il avait fait quoi, ce type quand il a été récupéré, hein ?

Je déteste quand elle part dans ses théories complotistes. Je garde mon calme, de toute façon, je ne sais pas faire autrement, je ne vois aucune raison de m'emporter. Darwin est toujours la même petite sœur irrécupérable depuis qu'elle est née. Il faut qu'elle se fasse remarquer, où qu'elle aille.

— Je n'en sais rien, réponds-je.

— Ah tu vois ! s'exclame-t-elle en retour. Tu ne nies pas !

— Darwin, ce n'est pas pour ça que...

— Que quoi, hein ? Y a un gros sujet là-dessous, je le sens ! Tu es là, à répondre comme un petit toutou aux ordres de ton chef, mais t'as réfléchi à ce qu'il faisait ? Est-ce que c'est vraiment dans notre intérêt à tous ? Est-ce qu'il n'est pas en train de récupérer des cibles à grands pouvoirs, pour les étudier, en faire des rats de laboratoire et essayer d'extraire leur don de leur corps ?

Je bois une nouvelle gorgée de margarita, finalement je crois que j'ai besoin d'alcool pour me donner du courage et passer à la suite. Supporter Darwin, c'est se faire du mal.



— Le problème, Darwin, c'est que je me suis portée garante pour toi, encore une fois, pour que tu obtiennes ce poste, que tu aies un job rémunéré, que tu aies quelque chose à faire de ta vie ! Tu ne veux pas une carrière ? Tu ne veux pas te sentir utile et accomplir quelque chose pour les surnaturels ? Te dire que tu as contribué à ce que les autres vivent en paix ?

— Je veux vivre en paix. Je n'en ai franchement rien à faire de si les autres vivent en paix ou non.

Elle continue à vider son verre. Je me demande comment elle fait pour avaler autant d'alcool.

— Darwin, tu avais un prisonnier. Ton job consistait à rester à distance des barreaux, c'est tout. À faire tes heures, à ton bureau, à distance des barreaux.

— *Soooo boring*, lâche-t-elle. Le job le plus ennuyeux du monde.

Elle se lève et s'affale dans mon canapé, un peu plus loin. Je me déplace pour attraper un pouf et m'installer dessus. Il n'y a que la table basse qui nous sépare.

— Tu sais que tu pourrais mettre un peu plus de lumière dans ton appartement. Et de la décoration. De la couleur. Des choses qui montrent qu'un être vivant habite ici.

Je fronce les sourcils. Quel est le problème avec ma décoration ? J'ai un canapé, un pouf, une table basse, certes je n'ai pas mis de table dans la cuisine, parce que je considère que le bar suffit. Il y a deux tabourets, donc si j'ai un invité il peut s'asseoir. Les murs sont blancs. Les meubles sont noirs. Non, vraiment, je ne saisis pas le souci.

— Tu essaies de changer de sujet, fais-je en plissant les yeux, pour lui montrer que je vois clair dans son jeu.

— J'essaie de ne pas mourir d'ennui, nuance.



Je soupire. Je me suis retenue jusque-là, mais Darwin a cet effet sur les gens : elle est si agaçante ! S'il y a une personne sur cette planète qui serait capable, un jour, de me faire sortir de mes gonds, c'est elle.

— Tu as flirté avec un ennemi, reprends-je. Tu l'as embrassé à travers les barreaux, il a eu le temps de saisir les clefs à ta ceinture. Tu ne t'en es même pas rendu compte. Et ensuite, tu as quitté ton poste pendant plus d'une heure ! Qu'est-ce que tu es allée faire, hein ?

— Foutues caméras, grogne-t-elle. C'est pas interdit, ça ? Les caméras au travail ? Je croyais que l'Ordre avait toute une histoire au sujet de la confiance envers ses employés et patati et patata ?

— Darwin, je suis sérieuse.

— Moi aussi.

— Je ne t'ai pas fait venir pour que tu me dises que l'Ordre ne sert à rien, que ce sont des vilains et qu'ils te punissent pour une erreur que tu n'as pas commise.

— Ils vont me punir ? s'étonne-t-elle.

— Non, j'ai plaidé en ta faveur et j'ai promis de te remettre dans le droit chemin, d'où ta présence ici, ce soir. C'est la dernière fois que je prends ta défense, Darwin. Si tu commets une nouvelle faute, tu te débrouilleras, je ne serai pas là pour te protéger, c'est clair ?

— Je n'ai pas à être punie, se défend-elle. Ce type derrière les barreaux n'avait même pas à être là ! Il n'a rien du grand vilain que tu t'imagines. C'était un type innocent, qui vivait sa vie tranquille, sans embêter personne, jusqu'à ce que l'Ordre se pointe. Je lui ai rendu service, si tu veux mon avis.



Je cligne plusieurs fois des yeux, parce que j'ai l'impression de comprendre quelque chose d'important.

— Tu as agi en toute connaissance de cause, n'est-ce pas ? Tu l'as aidé à s'évader ! C'est encore pire que ce que j'imaginai !

— Tu imaginai quoi ? Que je suis une chaudasse qui veut coucher avec tous les prisonniers qu'elle doit garder ?

— Darwin, ce n'est pas le sujet...

Elle se lève du canapé, s'approche de moi avec un rictus qui ne me plaît pas. Elle dépose son verre sur la table basse, sans utiliser le dessous de verre prévu à cet effet, noir lui aussi. Certes, noir sur noir, on ne le voit pas très bien.

— Tu sais quoi ? Ça tombe bien que tu aies organisé cette soirée pour me tirer les bretelles. Parce que je ne suis pas venue ici non plus en me disant qu'on allait passer un superbe moment entre sœurs.

Hein ? Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu...

Au moment où je veux lui demander de quoi elle parle, elle murmure trois mots à mon oreille, je sens une piqûre dans mon bras, et je perds aussitôt conscience.

Quand je me réveille, il y a quelque chose qui cloche, quelque chose qui cloche méchamment même : je ne suis plus dans mon corps.



CHAPITRE 2

NOLAN

Perdu. Je suis perdu ! Je ne parviens pas à revenir. Tout autour de moi, la brume se fait plus épaisse, et des volutes d'un gris plus foncé s'en détachent. Elles se rapprochent de moi, les sons qui émanent d'elles sont lugubres, j'essaie de fuir, mais...

— Nolan !

Une voix pleine de colère m'extirpe de mes pensées.

— Oui ? Pardon.

Je reviens au visage de mon interlocutrice, si joli d'ordinaire, mais tordu par une vilaine mimique de désapprobation, maintenant. Son attention hargneuse m'est totalement dévolue, je ne crois pas qu'elle ait jamais été concentrée à ce point sur moi. Dommage que ce soit avec des lueurs assassines dans les prunelles pour cette première fois.

— Tu ne m'écoutais pas ! Tu ne m'écoutes jamais !

Je ne réponds pas. Que pourrais-je lui dire pour qu'elle comprenne ? Rien. À elle, je n'ai pas confié mon secret, je n'en ai pas encore le droit, de toute façon. Ou si ? On peut le révéler à la personne qui partage notre vie, mais à partir de quand ? Plusieurs mois ? Un an ? Après le mariage ?



Jaelyn gronde, ses joues rougissent, signe qu'elle va se mettre à crier. Je tente de désamorcer :

— Je suis désolé.

Qu'ajouter ? « J'étais encore perdu dans un souvenir, quand j'étais prisonnier du monde des rêves » ne risque pas de lui plaire. Elle m'accusera de me moquer d'elle. Ou pire, de me croire et de me poser des questions. Or ce n'est pas un sujet que je veux aborder avec elle. Pas à ce stade de notre relation. Jamais, en fait.

— Désolé de quoi ? D'être la plupart du temps absent quand on est ensemble ? De disparaître, parfois, de longues heures sans que je sache où tu es ? Tu vas me dire où tu files comme ça ?

Je joue les idiots.

— Je bosse, je vois des potes.

— Mais oui, bien sûr. Je ne pensais pas être reléguée au bas de la liste de tes priorités, quand on a commencé à sortir ensemble. J'en ai marre, tu comprends ?

Je comprends surtout que c'est terminé.

Encore.

— De ne pas t'apporter ce que tu recherches et mérites.

— Ah oui ? Parce que tu sais ce que je recherche ? Haha, cette bonne blague !

C'est vrai, ça, qu'est-ce que j'en sais ? Ça ne fait jamais que six mois que nous nous fréquentons, et on ne peut pas dire qu'elle se soit beaucoup confiée à moi. Bavarde, oh, ça, elle l'est. Pour raconter sa journée, des potins, le contenu de son assiette – je ne comprendrai jamais cette fascination pour les photos d'aliments, devant lesquelles elle est capable de s'extasier pendant des heures. Mais s'épancher sur ses ressentis ?



C'est si rare. En fait, je ne me souviens même pas d'une occasion où ça se serait produit.

— Tu as raison. Je ne me suis pas assez intéressé à toi. Tu mérites mieux que ça.

— Et comment !

Je m'apprête à lui dire que nous allons en rester là, mais elle me devance.

— Je veux qu'on arrête. On n'est pas compatibles. Je veux un mec qui fait vraiment attention à moi. Un mec conscient de ma valeur.

— D'accord.

— Un mec qui... Comment ça, « d'accord » ?

L'expression perplexe et agacée de Jaelyn me fait sourire intérieurement : elle s'attendait à ce que je rechigne, que je me batte pour continuer avec elle. Ma réaction ne lui plaît guère.

— Je ne vois pas comment l'exprimer autrement. On en reste là, c'est mieux.

Après avoir sorti quelques billets de mon portefeuille, je repousse ma chaise et fais mine de me lever.

Les narines pincées, elle glapit :

— C'est à cause de Nilah, c'est ça ? T'es toujours amoureux d'elle !

Voilà autre chose. Quelques têtes se sont tournées vers nous, des yeux curieux et avides nous dévisagent. Ça ne me gêne pas, je soutiens les regards, tour à tour, avec lenteur, et ils se baissent. Je reviens à elle et déclare avec douceur :

— Nilah n'a rien à voir là-dedans. Tu l'as dit toi-même, nous ne sommes pas compatibles.



Elle ouvre la bouche, aucun son n'en sort. J'en profite pour partir, à grandes enjambées. Quand j'atteins la porte, elle retrouve l'usage de la parole et crie un paquet d'insultes d'une vulgarité surprenante, en totale contradiction avec son apparence délicate et précieuse.

Sur le trottoir, la main en visière devant mes yeux, je reste indécis. Il fait chaud, aujourd'hui, je crois qu'une petite balade sur le port me fera du bien.

Je marche depuis une vingtaine de minutes quand je reçois un texto. De Nilah.

Nilah : *T'es à San Diego ?*

Nolan : *Non, au sommet de l'Everest. Oui, où veux-tu que je sois ? Tout le monde n'a pas la chance d'avoir de la famille à La Barbade...*

Je suis né à San Diego, j'y vis, et j'y mourrai probablement. J'aime ma ville.

Nilah : *Chez Puck's lantern ce soir ?*

Nolan : *Yep.*

Notre bar de prédilection. Celui où je l'ai emmenée pour sa première cuite. Le souvenir me fait sourire, et la perspective de la voir ce soir aussi. Même si je suis complètement épuisé, à force d'affronter d'odieux cauchemars depuis que je me suis perdu dans le monde des rêves et n'en suis sorti que par miracle. Un miracle un peu empoisonné, qui m'empêche, à présent, de me reposer comme il le faudrait. Si j'ai dormi une heure, cette nuit, c'est beaucoup. Additionnée aux deux de la nuit précédente, ça ne fait clairement pas assez. La première nuit, il y a une semaine, a été la pire. J'étais incapable de me réveiller, pris dans ce cauchemar de brumes, qui tournoyaient, m'oppressaient, et me semblaient bien trop réelles. Parce qu'elles le sont. Réelles.



J'ai à peine remis mon téléphone en poche qu'il sonne. Décidément, je ne peux jamais me promener tranquille.

— Ta pause de midi se prolonge, m'informe la voix d'un collègue.

— T'es pas capable de te débrouiller sans moi ?

— Ta présence en nos bureaux illumine ma vie, que veux-tu.

— Je m'en voudrais de t'en priver, alors. J'arrive.

Avec un soupir de lassitude, je prends le chemin du boulot. J'aime mon travail d'ingénieur en génie civil, un métier cartésien, pour contrebalancer mes activités oniriques. Mais aujourd'hui je suis tellement fatigué que je peine à me concentrer. Il faut absolument que je trouve une solution, je ne pourrai pas continuer longtemps ainsi.

Mon collègue m'accueille, dès que je franchis le seuil de l'open space, et me tend les plans de notre nouveau projet. Il sort aussi quelques pages d'un dossier épais comme une boîte à chaussures et les lit à voix haute. Je ne l'écoute même pas, il sait pertinemment que j'ai besoin de voir l'écrit. Je consulte mes notes, lui explique ce qui ne va pas dans le projet. Sourcils froncés, il opine. Nous passons l'après-midi à régler les différents problèmes et, en fin de journée, dans l'ascenseur qui nous mène à nos véhicules, il me lance :

— Tu étais renfrogné. Il s'est passé quelque chose avec Jaelyn ?

— On a rompu.

— Tant mieux, c'était une cruche superficielle.

La franchise est une qualité que j'apprécie.

Nous nous séparons devant ma voiture, je me glisse derrière le volant, gagne la rampe de sortie pour rejoindre la circulation.



Les brumes de plus en plus denses. Je progresse avec difficulté, je ne vois plus rien, même pas mes mains tendues devant moi. Le gris se coule dans ma gorge, dans mon nez, j'étouffe, je...

Un coup de klaxon me fait sursauter, je donne un coup de volant. Dans l'autre véhicule, le conducteur me fait un doigt d'honneur. Bordel, ça devient de plus en plus dangereux !

En conduisant d'une main, j'envoie un texto à Nilah pour lui dire que j'arrive chez elle.

Nilah : *Ne me dis pas que t'es au volant ?*

Je ne lui mentirai pas, alors je ne réponds rien. Et elle ne m'envoie plus rien non plus, pour ne pas me distraire davantage, mais je sais qu'elle grogne et peste, et qu'elle me fera la morale, quand je débarquerai. Ce qui ne manque pas : à peine suis-je dans son appart que ma petite tornade métisse me braille dessus :

— Je t'ai déjà demandé de ne pas m'écrire quand tu conduis ! Si t'as un accident, je ne veux pas me sentir responsable !

Je la prends dans mes bras et la serre fort.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Tout le monde va bien ?

Elle accepte le changement de sujet.

— Oui. Ma cousine était déçue que tu ne sois pas du voyage.

— Ta cousine me fait peur.

Elle rit. Je ne plaisante qu'à moitié : sa cousine est une folle d'adrénaline, qui veut systématiquement m'emmener dans ses délires. Comme si j'avais envie de me perdre dans les ravines ou de me jeter dans le vide. Je tiens à garder mes os et mes organes intacts.

Son teint est encore plus hâlé que d'habitude, et, comme toujours, ses longs cheveux noirs sont attachés.



— On ne sort pas, au final ? me demande-t-elle avec une pointe de déception dans la voix.

J'étouffe un bâillement dans mon poing.

— Je suis crevé, ça ne te dérange pas qu'on reste ici, plutôt ?

— Ça ne s'arrange pas ? Tu as toujours autant de cauchemars ?

— J'en ai moins, surtout parce que j'évite de dormir.

— Nolan ! Tu ne vas pas tenir, tu dois dormir !

— T'as d'autres évidences à m'asséner ?

Je regrette aussitôt mon ton sec, et lève les paumes, en signe de contrition.

Elle m'indique le canapé, et je m'installe tandis qu'elle va chercher son ordinateur portable. L'engin ronronne en s'allumant, et nous patientons devant l'écran, qui prend vie avec lenteur.

Nilah clique sur un dossier, qui s'ouvre sur plusieurs documents, dont les intitulés m'amuse. « Sors de mes rêves », « Ping-pong magique » ou « Les vampires, ça mord ». Elle fait des recherches sur tout ce qu'elle peut, le monde surnaturel la fascine. Pour autant, elle ne regrette pas d'être humaine.

Elle déplace le curseur sur « Obeah », le mot m'intrigue. C'est un PDF.

— Je suis allée à la Bibliothèque nationale, c'était à quelques heures de route, non, ne me remercie pas, et j'ai consulté leurs vieux ouvrages. Il y en avait un, sur notre histoire, particulièrement intéressant, surtout un chapitre consacré à l'Obeah. C'est un culte ancestral, considéré comme de la magie noire. On m'a toujours dit que c'étaient des pratiques occultes, mais on parle aussi de guérisons miraculeuses.



D'après ce que j'ai lu, les deux formes de sorcellerie sont utilisées, c'est le résultat qui compte.

Elle a pris des photos des pages, je survole le document, examine les clichés.

— Ça a l'air intéressant, mais est-ce qu'il y a là une piste pour moi ?

— Malheureusement pas, ce qui est raconté n'est pas assez développé. Pour bien faire, j'aurais dû trouver un obeahman, mais je n'ai pas eu assez de temps. Et puis, les gens sont légèrement réticents à m'en parler, je ne fais pas vraiment partie des leurs...

Son ton est un peu triste, mais elle se reprend et continue :

— Un truc m'a interpellée : les duppies. Ce sont les ombres des personnes abandonnées. Il existe des rituels pour s'en protéger. Je me demande si un de ces rituels pourrait t'aider...

— Ce n'étaient pas des ombres, mais une espèce de brume. Et ce qu'il faut surtout trouver, c'est un moyen de m'ancrer, pour que je ne me perde plus dans le monde des rêves.

Prononcer ces derniers mots à voix haute me provoque un frisson. Les poils de mes avant-bras se sont dressés, ce que Nilah remarque. Elle se mordille la lèvre inférieure, elle hésite. Du regard, je lui intime de parler.

— Je... Tu ne... Je sais que tu n'aimes pas en discuter, mais est-ce que ça ne te ferait pas du bien de raconter ce qui s'est produit ?

— Je l'ai fait.

— Pas dans les détails, tu le sais bien.

— C'est compliqué de décrire quelque chose que je ne connais pas, que tu ne connais pas. Je revis ce moment bien



assez souvent, et je n'ai pas envie de m'y plonger encore volontairement.

Je sais que ma voix est dure, que mon expression est fermée, et je sais aussi que je la blesse un peu, en ne partageant pas ça avec elle. Mais je ne peux pas. Elle a beau être la personne qui me connaît le mieux, elle ne peut pas comprendre.

Personne ne le peut.



CHAPITRE 3

RAINBOW

J'ai la migraine quand je me réveille, j'ouvre un œil, puis l'autre, et je sens tout de suite qu'il y a quelque chose qui cloche. Pire : je le vois. D'abord, je ne suis pas dans ma chambre, car dans ma chambre il n'y a pas une boule disco qui sert de luminaire et qui balance des pois rouges et bleus dans toute la pièce, pour me rendre épileptique dans mon sommeil.

— Bordel de....

Je me tais, se parler à soi-même à voix haute n'est pas sain, même chez les sorcières. Je grimace tandis qu'un boum-boum-boum se fait entendre dans ma boîte crânienne. Vraiment ? Je n'ai jamais la migraine. JA-MAIS.

Et j'ai une haleine d'alcolo, en plus. Je pousse les couvertures, observe le visuel Hello Kitty dessus, et je me demande où j'ai atterri. Dans la chambre d'une adolescente de seize ans ? Mon pied se pose sur un truc froid et un peu collant, je baisse le regard et découvre une capote utilisée. J'espère que je ne suis pas dans la chambre d'une gamine de seize ans, en fait.

Je suis nue comme un ver, j'avance vers l'armoire qui se trouve sur ma droite. Elle a été peinte de plusieurs couleurs :



une porte verte, une bleue et une rouge, et elle est recouverte d'autocollants de groupes de musique, je crois. Ou de séries télévisées. Je ne m'intéresse ni aux uns ni aux autres. Je trouve la penderie et je vérifie la taille des vêtements : tout est trop petit, dans le sens beaucoup trop court. Qui enfilerait une robe verte fluorescente, qui a l'air de ne pas avoir assez de tissu pour recouvrir les fesses ?

— Darwin peut-être, grommelé-je à voix haute.

C'est la deuxième fois, ce matin, que je parle toute seule, ce n'est pas bon signe. Maintenant que j'y pense, ce vêtement ressemble vraiment à un truc que Darwin pourrait mettre. Je passe la main dans mes cheveux et je sens une tignasse épaisse, qui a l'air frisée. Je m'arrête au milieu de mon geste, tandis qu'un tas d'informations se percutent entre elles dans mon crâne.

Je pousse la porte de la chambre, je trouve une salle de bains et je tombe nez à nez avec mon reflet. Je retiens un juron, je sais que c'est une superstition de ma part, mais je reste persuadée que les sorcières qui se parlent à elles-mêmes deviennent folles. C'est une de ces choses que ma mère m'a léguées. Enfin ça, et mes longs cheveux bruns lisses qui ont disparu de mon crâne. Et quelques petites techniques pour se défendre.

Je ne sais pas ce que Darwin a fait pour que j'atterrisse dans son corps, mais elle va me le payer très cher, une fois qu'elle aura inversé le processus. Je pose mes doigts sur mes joues rebondies, je tire sur les boucles rousses, je cherche les dix centimètres que j'ai perdus. Moi qui suis plus grande et qui n'ai pas besoin de me hisser sur la pointe des pieds quoi que je fasse d'habitude, voilà que je dois me pencher et pousser sur la plante pour me coller au miroir.



Je ne panique pas. Je. Ne. Panique. Pas. J'ai encore toute ma tête, il y a juste un problème avec ce corps, qui n'est pas le mien. Je suis Darwin, ce qui doit être mon pire cauchemar. Peut-être que c'est ça : je suis en train de rêver et je vais me réveiller. C'est une punition, parce que je ne prends pas assez soin d'elle, je la laisse faire ses conneries en paix, alors que je devrais la surveiller mieux que ça. J'avais promis à notre père que je ferais attention à elle, j'ai failli à cette promesse et ce sont mes remords qui viennent frapper à la porte de mes pensées pendant mon sommeil.

Je me pince, rien ne se passe. Pas de réveil brutal en sueur dans mon lit, je suis toujours dans la salle de bains. Je me dirige vers la douche, en tire le rideau et je m'asperge d'eau froide. Ceci n'est pas une hallucination. Est-ce que je suis devenue folle ? Il faut que j'écarte toutes les possibilités. Je suis méthodique, je suis calme, je suis intelligente : je vais résoudre ce problème en un rien de temps.

J'attrape une serviette, me sèche, et je retourne vers la penderie. Ce n'est pas une chambre d'adolescente de seize ans, c'est la chambre de Darwin, que je n'ai jamais vue. Je réalise que je ne suis même pas venue chez elle une seule fois depuis qu'elle a déménagé. En même temps, hier soir était la première fois où nous nous voyions en dehors du travail depuis trois ans.

Hier soir.

Je cherche mon téléphone portable dans la chambre : sur la table de nuit, sur la commode remplie de bijoux, par terre à côté du lit. Rien. Il me faut une confirmation du jour et de l'heure. Est-ce que j'ai été droguée ? Est-ce que j'ai été ensorcelée ? Oui, bêtas, tu as forcément subi un sort,



sinon tu ne serais pas dans le corps de ta demi-sœur. Je cours jusqu'au salon, allume la télévision, tombe sur la chaîne des news et découvre avec soulagement que nous sommes bien demain. Enfin, aujourd'hui. Le bon jour, quoi. Celui où je n'ai pas perdu cinq ans de ma vie à dormir.

OK, chaque chose en son temps. Je retourne dans la chambre, je mets la main sur des vêtements qui n'attirent pas l'attention sur moi. Avoir une tignasse rousse et bouclée, c'est déjà suffisant comme moyen pour se faire remarquer, pas besoin d'en rajouter une couche avec des vêtements fluorescents.

J'enfile un jean et un débardeur, je cherche des baskets, mais n'en trouve pas, il n'y a que des paires de talons dans le bas de l'armoire. Je traverse l'appartement, avise une paire de chaussures plates et blanches près de l'entrée et glisse mes pieds dedans.

S'habiller, OK.

Maintenant, quoi ?

Je sens la panique qui monte, je la refoule. Si j'avais eu mon téléphone, j'aurais appelé le bureau immédiatement. Mais je ne connais pas le numéro par cœur et ce n'est pas comme si le téléphone de l'Ordre était disponible sur internet. Je cherche un ordinateur portable des yeux, sans succès. Peut-être que Darwin s'est réveillée dans mon corps, et qu'elle flippe autant que moi. Dans ce cas, il faut que j'aille à mon appartement.

Mais je n'ai pas les clefs.

OK, inspirer, expirer. C'est tout à fait normal de ressentir de l'angoisse ou de paniquer. Ce ne sont pas des émotions auxquelles je suis habituée, je suis plutôt du genre à avoir tout préparé à l'avance, ne laissant rien au hasard



et je ne me retrouve pas dans des situations aussi étranges que celles-ci. Mais je sais m'adapter, n'est-ce pas ?

Je commence à tapoter mes doigts sur ma cuisse, je m'en rends compte et j'arrête mon geste. J'ai vaincu chacun de mes TOCS, il n'est pas question qu'ils resurgissent maintenant.

Si c'est un sort, les personnes les mieux placées pour l'inverser ou le lever sont à mon bureau, c'est donc là que je dois me rendre. Je n'ai pas mon badge et j'ai beau fouiller tout l'appartement à la recherche de celui de Darwin, je ne le trouve pas. Ils feront la grimace, mais ils devront bien me laisser entrer. Ma sœur travaille à l'Ordre, ça arrive à tout le monde d'oublier sa carte d'identification. Ça ne m'arrive pas, à moi. Mais ça ne doit pas être la première fois que Darwin l'oublie.

Je quitte l'appartement, les clefs sont sur la serrure, je les emmène avec moi. Il y a un tas de questions qui trottent dans ma tête. D'abord, qui a fait ça ? Est-ce que Darwin est bien dans mon corps ? Elle a intérêt à en prendre soin ! Et si quelqu'un d'autre a investi mon corps, est-ce un ennemi ? Est-ce un complot dirigé contre l'Or...

Je fais une pause au milieu du couloir en même temps que dans mes réflexions, car un souvenir de la veille jaillit dans mon esprit : Darwin, qui m'enfonce une aiguille dans le bras.

Elle est à l'origine de tout ça.

Je repars de plus belle et j'appuie comme une dingue sur le bouton de l'ascenseur, il s'arrête à mon étage, je m'engouffre à l'intérieur et tombe sur un humain du coin. Il sent le tabac et l'alcool et, pire, il a l'air de me connaître.

— Oh Darwin, grogne-t-il en se collant à moi. Ça fait un bail ma choupette, qu'est-ce que tu dirais qu'on se tire un bon coup avant de démarrer la journée, hein ?



— Je te suggère de reculer, réponds-je sur un ton très poli en usant de mon pouvoir.

— Ouh, on joue les coriaces ce matin, tu sais à quel point j'aime ça.

Il se met à m'embrasser dans le cou, je maudis la drogue qu'on m'a injectée, qui doit embrumer mes pouvoirs, et je retente ma chance :

— Je souhaite que tu recules et que tu ne m'approches plus.

Il continue de se servir de moi comme d'une poupée gonflable en se frottant, en grognant et en posant ses lèvres partout où ma peau est visible.

Heureusement, l'ascenseur arrive au rez-de-chaussée, je le repousse de mes deux mains, lui envoie un coup de genou bien senti dans les parties intimes et je file sans demander mon reste.

Mon pouvoir ne fonctionne pas, ce qui fait que je panique, pour de vrai. Impossible d'effacer ce sentiment, maintenant. J'ai toujours eu mon pouvoir pour me défendre en toutes situations. Je m'en sers au quotidien, je fais des suggestions à tout-va quand je ne suis pas avec mes collègues, seul moment où je me rappelle qu'il ne faut pas l'utiliser. Je ne peux pas passer une journée sans mon don, c'est impossible. Il fait partie de moi, il est...

Est-ce que Darwin dispose de mon don ? Est-ce qu'elle peut l'utiliser ? Si oui, qu'est-ce qu'elle est en train d'en faire ?

Je me mets à courir dans les rues de San Diego pour rejoindre le petit immeuble qui abrite nos bureaux. L'Ordre a acheté un bâtiment en centre-ville, pour se noyer au milieu des autres entreprises et passer inaperçu parmi les humains. Je franchis les portes coulissantes de l'entrée,



je me précipite au bureau d'accueil pour expliquer mon cas et qu'on me laisse entrer.

— Vanessa, soufflé-je.

La jeune fille blonde m'observe.

— Darwin, répond-elle.

— Non, non, fais-je. Ce n'est pas Darwin. C'est moi, c'est Rainbow. Rain.

Elle fronce les sourcils. Oh bon sang, avec la réputation que Darwin se traîne, tout le monde va croire qu'elle a juste pété un plomb, une fois de plus, qu'elle a trop abusé d'une quelconque substance, qu'elle a trop bu. Et en plus, le sale type de l'ascenseur m'a laissé son odeur dans le cou. Beurk !

— Darwin, répète-t-elle. On m'a prévenue que tu risquais de venir malgré tout.

Hein ?

— Malgré quoi ? demandé-je.

— La décision de Rainbow est sans appel. Elle a tout essayé avec toi, vraiment, je ne sais pas comment tu as pu gâcher autant de chances. Je tuerais pour avoir une sœur pareille, tu t'en rends bien compte ?

Je ne savais pas que Vanessa m'admirait à ce point. J'ai conscience de ma réputation au sein de l'Ordre, mon dossier n'a pas un seul raté, mais je me sens quand même flattée que, même à l'accueil, on sache que j'œuvre pour protéger notre race.

— C'est fini, Darwin. Trouve un job d'humain, ça te conviendra mieux. Et arrête de causer des ennuis à ta sœur.

La mâchoire m'en tomberait presque. Qu'a fait Darwin ? Qu'est-ce qu'elle est allée raconter cette nuit, ou ce matin ?

— Je...



Ça ne sert à rien d'insister, personne ne m'écouterà. J'analyse la situation avec tout le sang-froid dont je suis capable.

— Est-ce que je peux lui parler ? soufflé-je. Une dernière fois ? Pour m'excuser. Je ne veux pas reprendre mon poste, mais on ne s'est pas quittées en bons termes hier soir et... c'est mon unique sœur, tu comprends ? Je... j'ai eu une révélation cette nuit, je crois. Un rêve qui m'est apparu, et notre père me parlait et il me dressait la longue liste de mes erreurs...

Vanessa m'écoute en hochant la tête, heureuse que je me rende enfin compte de mon comportement de ces derniers mois. Enfin, que Darwin s'en rende compte.

— ... je ne veux pas couper les ponts avec Dar... Rain. J'ai besoin de lui dire que je l'aime. Est-ce que tu veux bien l'appeler s'il te plaît, lui dire de descendre, pour que j'arrange les choses entre elle et moi ? Je ne lui prendrai que deux minutes de son temps, je sais à quel point il est précieux.

Je crois que j'ai réussi à la convaincre de la sincérité de mes intentions, ce qui est un sacré exploit quand on connaît la réputation de menteuse et de manipulatrice que ma sœur se trimballe où qu'elle aille.

— Installe-toi, fait Vanessa en me désignant le petit salon qui est à côté des tourniquets de l'entrée, qu'on ne peut passer sans badge. Je vais la faire venir. Je suis contente que tu...

Elle cherche ses mots pour ne pas me vexer, mord sa lèvre inférieure et me fait un sourire avant de terminer

— ... prends conscience de tout ça. Tu as raison, la famille, c'est important. Je suis certaine que ça fera plaisir à Rain de voir que tu comprends enfin.

Je hoche la tête et je vais m'asseoir, pour patienter. Je vois Vanessa passer des coups de fil tandis que j'attends.



Je finis par me relever au bout de ce qui me paraît être trente minutes, et je lui demande :

— Elle ne va pas descendre, n'est-ce pas ?

Elle me fait non de la tête avec une grimace.

— Pas de problème. Je vais l'attendre jusqu'à la pause déjeuner.

Ce qui a l'air de ravir Vanessa, qui est trop heureuse que je sois prête à autant de sacrifices pour m'excuser auprès de ma sœur.

J'attends.

J'attends encore.

Jusqu'à ce que je voie mon propre corps avec une démarche beaucoup plus sexy que d'habitude, passer les tourniquets. Je m'avance avec discrétion, je glisse mon bras sous celui de Darwin, elle sursaute, et m'observe avec surprise.

— Tu as dix secondes pour m'expliquer ce que tu as fait, ordonné-je.



CHAPITRE 4

NOLAN

Du canapé où elle s'est installée, Nilah me considère quelques secondes sans rien dire, puis me demande avec douceur :

— Tu n'en as toujours pas parlé avec ton grand-père ?

— Non. Je ne veux pas le déranger avec ça. C'est un octogénaire, maintenant, il a le droit de se reposer sans que sa descendance vienne le trouver au moindre problème.

Ce n'est pas tout à fait la vérité, mais elle passe outre, se lève, va dans sa cuisine, séparée du séjour par un comptoir. Une cuisine ultra équipée, avec du carrelage géométrique dans les tons fauves. Je n'aime pas du tout, mais mon avis sur la question n'a aucune importance.

Nilah me sert un verre de rhum brun, pur, ajoute du jus d'ananas et du lait de coco dans le sien. Des glaçons aussi, puis elle revient s'asseoir à côté de moi. Le canapé grince un peu, il a déjà bien vécu. Elle porte le verre à ses lèvres, boit une gorgée avant de répondre.

— Oui, mais c'est un arpenté-rêves, comme toi.



— Sauf qu'il n'utilisait pas cette faculté de la même manière que moi : il aidait des gens avec des cauchemars récurrents, pas des personnes dans le coma. Et je ne crois pas qu'il se soit jamais perdu dans le monde des rêves, il m'en aurait parlé, pour m'avertir et m'expliquer comment en sortir.

— Tu sais, c'est difficile pour moi de trouver un moyen pour t'aider, votre monde doit rester secret et aucune créature surnaturelle ne se confie à une humaine. J'ai beau chercher des infos, c'est compliqué.

J'avale le contenu de mon verre d'une traite, lui caresse la joue du revers des doigts.

— Tu fais de ton mieux, et je n'attends pas de toi que tu trouves une solution. C'est mon fardeau.

— Peut-être, mais je n'aime pas te savoir perdu.

Rien que le mot me tire dans le souvenir redouté. Pour éviter d'y plonger, je mords dans un glaçon avec tant de violence que Nilah sursaute. C'est le seul mouvement d'humeur que je me permets. J'ai appris, très jeune, à rester impassible, à cause de mon père. Mon père, qui n'est pas un arpente-rêves, saut générationnel, comme on dit, était envieux, d'autant plus qu'il avait eu la bonne idée d'épouser une guérisseuse, et se retrouvait le seul de la famille sans faculté magique. Il ne ratait jamais une occasion de me rabrouer, rien de ce que je faisais n'était assez bien. J'ai vite compris que la meilleure des réponses était l'indifférence, feinte au début, mais ça il l'ignorait, et puis, au fil du temps, de plus en plus réelle.

— T'es adorable, tu le sais, ça ?

Nilah rosit de plaisir : mes compliments sont rares, je l'admets.



— Je sais. Ça ne t'a pas empêché de me quitter, lance-t-elle, taquine.

— Comment tu réécris l'histoire ! Tu t'es barrée, en emportant une partie de mon cœur. Une partie seulement, hein, faut pas déconner, je n'étais pas si épris de toi que ça.

Ce dialogue, on l'a déjà eu mille fois. Qui a quitté qui, mystère. Un beau matin, après cinq ans d'amour, nous nous étions dit au revoir. Nous étions trop jeunes. L'avantage, c'est que j'avais récupéré mon amie d'enfance.

— Je t'aimais pour ton argent, moi.

Dit la petite fille riche qui vit dans un appartement à son nom à même pas vingt-cinq ans. Elle a fait fortune en inventant un accessoire pour les cheveux, il y a deux ans. Un machin truc bidule qu'elle m'a déjà montré, mais j'en oublie toujours la dénomination. Ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, mais... en fait si, je m'en fiche. Tout ce que je retiens, c'est qu'elle est heureuse dans cet appartement bien agencé et lumineux. Il y a même une fenêtre à la salle de bains, ce que j'adore. Je me souviens du jour où nous l'avons visité, elle était tellement excitée. Elle sautillait de pièce en pièce, en battant des mains comme une gamine. Je lui avais pourtant dit de ne pas montrer trop d'enthousiasme, pour se laisser la possibilité de négocier le prix. L'agent immobilier l'avait observée avec un large sourire, évidemment, il calculait dans sa tête sa commission.

Elle passait d'un studio minuscule, avec rien à elle, à un deux-pièces, mais elle n'avait pas voulu le meubler directement. Elle cherchait du mobilier avec une histoire, encore une idée farfelue à la Nilah, j'ai perdu le compte des annonces lues, des coups de téléphone passés, des récits entendus. Le résultat, au final, rend plutôt bien : des meubles hétéroclites



qui, de façon étonnante, vont bien ensemble. Elle adore raconter que le vieux secrétaire dans un coin du séjour a appartenu à un écrivain, qui y faisait une entaille à chaque fois que quelqu'un lui disait : « Auteur ? Mais c'est pas un vrai métier ! » Une seule concession à la brocante : son matelas. Il lui en fallait un neuf, un super confortable, un matelas-cocon pour passer des nuits divines. Le sommeil de Nilah, il est sacré ! Même quand elle n'est pas seule.

— Tu n'as ramené personne dans tes bagages, au fait ? Un beau prétendant éperdu d'amour pour toi ?

— Non, toujours pas envie de me caser, ça n'a pas changé. Je suis jeune, je profiite ! Et toi, euh... comment elle s'appelle, déjà ?

Je ne sais pas si elle le fait exprès, mais jamais Nilah ne se souvient des prénoms de mes conquêtes, sauf si ça fait au moins un an.

— Elle s'appelle rupture. Sujet suivant ?

Elle hausse les sourcils, mais ne fait pas de commentaire. Elle me connaît bien, et sait que ce n'est même pas la peine.

— On en revient à ton problème. Je crois que tu devrais tout de même te renseigner un peu plus sur ton monde, Nolan. Ça ne te ressemble pas, d'éviter... Qu'as-tu peur d'apprendre ? Je ne comprends pas pourquoi ton grand-père ne t'a pas enseigné davantage de choses.

— Je connais l'essentiel : dans le monde, il y a les animaux, les humains, et nous. Et il y a des règles, que je suis. Un, ne pas dévoiler notre existence, sauf exception. Deux, utiliser ma faculté pour faire le bien. Trois, bah, j'en sais rien. Je respecte les deux autres, et je m'en porte très bien.

Elle se penche sur son ordinateur, ouvre un document.



— Tu sais au moins qui a édicté ces règles ?

— Le bon sens ?

Elle sourit.

— C'était vrai au début. Jusqu'à ce qu'une catastrophe ne soit frôlée, dit-elle. Il y a bien longtemps, il...

Avec un reniflement, je lance :

— Quel ton solennel !

Ses yeux retournent à l'écran, et elle consulte ses notes.

— Tais-toi, laisse-moi lire. Il y a bien longtemps, je disais donc, il y a eu une espèce de guerre civile entre les surnats. Beaucoup de morts, et ça semblait impossible d'y mettre fin. Jusqu'au jour où huit femmes se sont alliées, chacune portant une gemme. Je te passe les détails, tu liras si ça t'intéresse. Le combat a été remporté par les surnats qui refusaient de dévoiler leur existence à l'humanité, et, au final, seule l'une des femmes était encore debout. Par la suite, une organisation a été fondée, histoire d'apporter un peu de cohésion à toutes les races surnaturelles, et surtout, pour baliser droits et devoirs.

— L'Ordre de la huitième Gemme.

— Tu vois que tu sais !

— Je connais les bases, ce qu'Abracomias a bien voulu m'en dire, il n'était guère prolix sur le sujet.

— Pourquoi ne l'as-tu jamais interrogé ? C'est ton grand-père, vous parta...

— On partage quoi ? Le même sang, la même faculté. Ça ne nous lie pas. Il voyait comment mon père me traitait et n'a jamais bronché. Même à la mort de ma mère, Abracomias était absent ! Nilah, tu sais tout ça, pourquoi y revenir ?

La tête penchée, elle réfléchit avant de répondre :



— J'étais là, oui. Et je sais tout ça. Mais je sais aussi que tu as tout enterré bien profond, que ton refus d'en savoir davantage sur cette partie de toi est lié à ton histoire familiale, cependant je pense qu'il est temps que tu t'y intéresses. Pour t'aider à sortir de cette impasse. Je vois bien que tu es malheureux de ne plus pouvoir aider des gens dans le coma, de ne plus pouvoir aider leurs proches. Et, en plus, tu es complètement épuisé par tes nuits sans sommeil.

Mes poings serrés sur les cuisses, je prends une profonde inspiration. Elle a raison. Les rassurer m'a toujours porté, me faisait me sentir utile. Parfois, hélas, je revenais avec de mauvaises nouvelles : l'être aimé était vraiment éteint, il n'y avait plus rien à faire. Mais au moins, ça répondait à leurs questions, et les aidait à prendre la décision. Laisser partir. À jamais.

— Je suppose que je pourrais l'appeler, oui.

Elle ramène les verres vides à la cuisine, pour les remplir encore. Elle me donne le mien, que je descends avant même qu'elle ne soit de nouveau assise. De l'alcool pour me donner du courage même si, en réalité, ma capacité d'absorption en la matière est assez indécente.

— Ça fait combien de temps que tu ne lui as plus parlé ?

— Quelques mois. Un an, peut-être. Je ne tiens pas un journal de ce genre de choses, figure-toi.

— Comment était votre dernière conversation ?

— Normale.

Elle repousse une mèche de cheveux qui s'est échappée de son chignon.

— C'est quoi, une conversation normale avec Abracomas ?

— Oh, bah, tu sais, bonjour, ça va, oui, rien de neuf, non, d'ac', au revoir. Ce genre-là.



— Eh bien, cette fois, il va falloir faire mieux que ça.

Je lui jette un regard faussement épouvanté.

— Quoi, là, maintenant ?

— Pourquoi remettre à plus tard ? Allez ! Hop, hop, appelle-le, plus vite c'est fait, plus vite tu auras des réponses.

— Parce que tu crois vraiment que j'en obtiendrai ?

— Peut-être pas, mais au moins tu auras essayé.

Les bras croisés, elle tend la main. Je soupire, les yeux rivés sur la table basse, en forme de médiateur de guitare, qui a été décorée de petites fleurs lilas avec ce que je suspecte être de la peinture acrylique. Par un enfant de cinq ans. Puis je me salue un peu pour prendre mon téléphone de la poche arrière de mon short. Je déverrouille l'appareil et, sans plus y réfléchir, appuie sur le numéro de mon grand-père. Il décroche au bout de deux sonneries.

— Nolan, que me vaut cette surprise ?

— J'ai besoin de ton aide.

Voilà, pas de bla-bla inutile, pas de faux-semblants, il peut choisir de refuser sans se sentir coupable.

— Je t'écoute.

Bon. C'est le moment. Je me rends compte que je suis plus nerveux que je ne le croyais, ma gorge sèche m'empêche d'articuler. Je grogne, puis parviens à poser ma question :

— T'es-tu déjà perdu dans le monde des rêves ?

Silence. Seul son souffle un peu rauque m'indique qu'il est toujours là. J'attends. Il finit par dire :

— Jamais. Mais je sais que c'est arrivé à d'autres.

— Comment ces arpenre-rêves ont fait pour éviter que ça ne se reproduise ?

